

LE NAZISME ET L'IDÉOLOGIE DE LA SANTÉ : LES AVATARS MODERNES DE LA DIGNITÉ HUMAINE

par André MINEAU, Gilbert LAROCHELLE
et Thomas DE KONINCK*

À première vue, la reconnaissance de la dignité humaine semble avoir été l'une des grandes caractéristiques des temps modernes, d'autant plus qu'elle se situait au fondement même des valeurs des Lumières. Son développement s'accordait avec les sensibilités ainsi qu'avec les modes de pensée apparus dans l'effondrement progressif des cultures médiévales. Le processus de "civilisation des mœurs", tel que décrit en particulier par Norbert Elias¹, a été en un sens celui de la construction historique des structures psychiques permettant l'intériorisation des règles morales fondées sur la prise de conscience de la dignité humaine. Et ce processus a joué un rôle important dans l'humanisation du droit pénal² aussi bien que dans les grandes réformes constitutionnelles. La dignité humaine a ainsi ressorti comme une exigence pratique universelle. Elle était présente en

* André Mineau est professeur en éthique et en histoire à l'université du Québec à Rimouski, spécialiste du nazisme et auteur d'un ouvrage intitulé : *The Making of the Holocaust : Ideology and Ethics in the Systems Perspective*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, sous presse. Gilbert Larochelle est professeur de philosophie politique à l'université du Québec à Chicoutimi ; il a publié entre autres *L'Imaginaire technocratique*, Montréal, Boréal, 1990, et *Philosophie de l'idéologie : Théorie de l'intersubjectivité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995. Thomas De Koninck est professeur à l'université Laval à Québec et ancien doyen de la Faculté de philosophie. Son dernier ouvrage : *De la dignité humaine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995, a été couronné en 1996 par le prix La Bruyère de l'Académie française. Les auteurs désirent remercier le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada ainsi que le Fonds pour la formation des chercheurs et l'aide à la recherche (Québec), pour le soutien financier apporté à la réalisation du présent article.

1. Norbert Elias, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.

2. Joseph-Michel-Antoine Servan, *Discours sur l'administration de la justice criminelle* dans *Œuvres choisies de Servan*, nouv. éd. élargie, vol. 1, Paris, Les éditeurs, 1825 ; Cesare Beccaria, *Des délits et des peines*, Paris, Flammarion, 1979.

filigrane dans la Déclaration de l'Indépendance américaine, de même que dans la Déclaration française des droits de l'homme et du citoyen. Toutefois, il fallut attendre le XX^e siècle pour qu'elle soit véritablement internationalisée, notamment à travers différents textes de l'ONU, dont celui du 10 décembre 1948. De plus, elle a été reprise et thématisée, par-delà le domaine juridique proprement dit, par une bioéthique soucieuse de tirer des leçons du procès des médecins (États-Unis contre Karl Brandt *et alii*) tenu, rappelons-le, à Nuremberg en 1946-1947.

Mais il y a eu ce procès et bien d'autres encore, tous ayant permis de révéler, du moins en partie, l'ampleur des crimes commis sous le national-socialisme, lui-même ne représentant qu'un aspect du phénomène totalitaire bien ancré par ailleurs dans la culture de notre époque. À cet égard, dans le cas du nazisme, l'historiographie a depuis longtemps réfuté la thèse complaisante selon laquelle l'idéologie et les projets du III^e Reich n'auraient été que l'affaire de quelques fous ayant su bénéficier de circonstances exceptionnelles. Sans nier l'importance des crises économiques et politiques, nullement étrangères du reste aux logiques de la compétition et de la confrontation entre les nations, ni entrer dans le débat sur les thèses de Goldhagen¹, il faut cependant admettre que trop de gens se sont reconnus dans les valeurs du nazisme et ont collaboré à ses œuvres pour qu'on puisse n'y voir qu'un simple accident de parcours. Le présent propos se situe à l'intérieur de cette perspective d'ensemble. Il est centré toutefois sur le constat suivant : le nazisme a poussé à leur paroxysme deux valeurs en particulier, largement répandues dans la société occidentale et générées directement par la modernité, deux valeurs qui tendent à prendre le pas sur la dignité humaine à laquelle elles se trouvent souvent confrontées. Ce sont la santé et la performance. L'objectif de cet article consistera principalement à étudier la première.

Modernité et dignité humaine

Emmanuel Kant, peut-être le plus typique représentant des Lumières, rêvait d'une raison émancipée qui pourrait circonscrire la loi morale et la dignité humaine dans ses propres limites : un grand rêve d'un bel esprit

1. Daniel Jonah Goldhagen, *Hitler's Willing Executioners : Ordinary Germans and the Holocaust*, New York, Alfred A. Knopf, 1996. À ce sujet, cf. Julius H. Schoeps (Hg.), *Ein Volk von Mördern ? Die Dokumentation zur Goldhagen ó Kontroverse um die Rolle der Deutschen im Holocaust*, Hambourg, Hoffmann und Campe Verlag, 1996, et Édouard Husson, *Une culpabilité ordinaire ? Hitler, les Allemands et la Shoah*, Paris, François-Xavier de Guibert, 1997.

qui emporte aujourd'hui encore notre admiration, mais qui surestimait la capacité des hommes de penser en commun, tout en sous-estimant les conséquences centrifuges de la liberté de la raison. Car cette liberté est d'abord et avant tout celle de poser des prémisses potentiellement irréconciliables mais également recevables a priori, teintées de préjugés, d'émotions et d'intérêts cherchant à se justifier par la circularité des raisonnements. La philosophie peut servir à tout, y compris à justifier le mal : le crime contre l'humanité commence dans les concepts¹. Pour la dignité humaine, l'enjeu est donc de taille dans la mesure où la philosophie peut en poser aussi bien qu'en récuser le fondement.

Dans la perspective de la foi chrétienne, une théologie vient au secours des fondements, même si elle n'oblige pas en raison les philosophes ou les politiques. Mais la portée culturelle de ce schéma s'est considérablement émuoussée, dans le contexte de la sécularisation de la pensée et de la vie. La modernité, on le sait, a donné lieu à une remise en question radicale des grandes métaphysiques, y préférant le cadre épistémologique étroit qui, inspiré de la science, conférait désormais à la pensée sa légitimité. Libre d'éprouver les arrière-mondes comme inutiles, la raison allait même jusqu'à récuser sa propre universalité, en Allemagne surtout, en décomposant l'esprit humain en une pluralité de *Volksgeiste* aussi nobles en principe les uns que les autres : mais on ne résisterait pas longtemps à la tentation de les croire de valeur inégale. Reconnaissons au moins que la modernité au sens historique a généré un puissant mouvement de sécularisation, lié au repli du monde naturel sur lui-même ainsi qu'à une rationalité qui, laissée à elle-même, allait questionner la pertinence et la possibilité des fondements. Et ce mouvement, Émile Poulat le décrit comme étant... cette révolution, intellectuelle d'abord – épistémique –, qui mène l'humanité occidentale de l'esprit symbolique de la chrétienté à la mentalité positive des modernes... La *sécularisation* devient ainsi le paradigme général de notre culture dès lors qu'il ne s'agit plus de s'élever du monde à Dieu, mais de prendre possession de ce monde dans sa phénoménalité².

Le monde, poursuit Poulat en substance, est maintenant offert à une liberté humaine conquérante qui n'est plus soumise au contrôle du transcendant³. La raison acquiert ainsi la liberté de ne pas reconnaître la valeur dans l'être et de poser elle-même directement la valeur. C'est bien ce

1. Thomas De Koninck, *De la dignité humaine*, Paris, P.U.F., 1995, pp. 2-4, 29.

2. Émile Poulat, *L'Ère postchrétienne : Un monde sorti de Dieu*, Paris, Flammarion, 1994, p. 259, p. 251.

3. *Ibid.*, p. 25.

qu'avait pressenti Nietzsche. En d'autres termes, il n'y a plus que des valeurs interchangeables. Dieu même devient une valeur comme les autres et nulle référence ne permet de constituer une hiérarchie symbolique quelconque. Il n'y a en réalité rigoureusement plus rien, sauf la volonté finalisée sur elle-même et tournée vers la seule puissance de sa propre affirmation. Le nihilisme commence donc lorsque le but se retire.

Ce qui peut en résulter, ainsi que l'histoire récente l'a tristement montré, c'est ce décret du jugement qui choisit de retirer sa valeur à l'humanité en soi. Mais à partir du moment où la religiosité change, l'absolu axiologique change aussi, et il travaille de l'intérieur la raison bien incarnée d'êtres humains dont les passions culturellement situées orienteront ensuite le jugement. Dans ce processus, dit encore Poulat, "... le monde assume la fonction de l'absolu à mesure qu'il s'en délie : il pense l'évacuer en se sécularisant et il n'en est que l'héritier embarrassé, l'apprenti successeur¹". Dans ce monde, la raison est libre en fait de se vouer à d'autres dieux, qui tendront à générer des consensus d'autant plus faciles qu'ils sont en fait précritiques, et aptes à gratifier l'homme prométhéen et autosatisfait.

On assiste donc à une renonciation à la relation transcendante au profit d'un cadre épistémologique qui établit les conditions de l'objectivité et fonde en même temps la puissance transformatrice de la raison. Ce cadre circonscrit désormais la seule lecture du seul monde qui existe encore, à savoir la Nature, la véracité étant fonction ici de l'efficacité. Il emportera par conséquent l'adhésion de tous les hommes de bonne volonté et confèrera toute la légitimité possible à ceux d'entre eux qui s'en réclameront dans l'action. "L'objectivité supposée du fait technique permettra à des agents intéressés de parler au nom de la destinée manifeste du Progrès et par le fait même d'exercer un contrôle sur la société. L'une des grandes dominantes de ce discours sera de produire un langage unificateur voué à la réalisation de l'intégration symbolique et de conquérir les adhésions à la nécessité d'une direction scientifique²."

Cette "nécessité" s'inscrit au cœur même du phénomène bureaucratique et de sa rationalité impersonnelle abstraite. À cet égard, reprenant les thèses de Weber qui reliait la bureaucratie aux processus de sécularisation, de désenchantement du monde et de rationalisation, Richard Rubenstein en conclut que c'est la "même attitude de rationalité impersonnelle" qu'on retrouve à l'œuvre dans la gestion d'une grande société commerciale,

1. *Ibid.*, p. 11.

2. Gilbert Laroche, *L'Imaginaire technocratique*, Montréal, Boréal, 1990, p. 161.

d'une usine esclavagiste à Auschwitz ou d'un centre d'extermination en général, qui appartiennent en fait au même monde¹.

Ce monde qu'une raison privée de transcendance peut désormais sculpter à loisir deviendra, au XIX^e siècle, le lieu d'une culture marquée de plus en plus par de puissantes interactions, lourdes de sens et de conséquences, entre le développement des sciences biologiques et la Révolution industrielle. C'est alors que commence notre ère, celle de l'idéologie de la santé et de la performance. L'absolu axiologique de la modernité, tributaire de la sécularisation du sens et de l'espérance qui a accompagné l'implosion sur elle-même d'une Nature devenue égale à l'être, c'est la santé – qu'on pourrait définir comme le bon ordre et le bon fonctionnement du naturel vivant. Il s'agit là de la conséquence du déplacement moderne de l'ontologie : le *Deus sive Caritas* de saint Bonaventure devient *Deus sive Natura*². Au plan éthique, ce déplacement a pris la forme de la transfiguration biologique du mal à travers laquelle les concepts de bien et de mal sont devenus progressivement équivalents à ceux de santé et de maladie³ : le bien et le mal suprêmes n'affectent plus que le corps, quelle que soit la manière dont celui-ci est conçu. Par ailleurs, à partir du moment où la raison instrumentale, consciente de son pouvoir, se valorise elle-même dans son intention d'efficacité, elle devient alors la valeur de la performance. C'est là l'autre aspect, complémentaire, de la modernité : l'absolutisation de la Nature (tout le sens est dans le biologique en soi) se double de l'efficacité de la raison instrumentale, permettant l'organisation de la valeur en vue de sa préservation. Autrement dit, Prométhée n'est ni idiot ni totalement iconoclaste : il transforme la Nature en fonction des fins que la Nature elle-même fournit et il se voit comme un ingénieur au service de la biologie.

1. Richard L. Rubenstein, *The Cunning of History : The Holocaust and the American Future*, New York, Harper and Row, 1978, pp. 27-28, 60.

2. Dans la théologie chrétienne en général et notamment dans celle de saint Bonaventure, Dieu est conçu sous le mode de l'agir dans le monde par l'amour : l'agir de l'amour ou la charité fait ainsi partie intégrante d'une essence divine transcendante et personnelle. La modernité a vu se développer en regard une sorte de panthéisme qui se représente un Dieu assimilé à la Nature immanente et impersonnelle, n'agissant plus qu'à travers les lois de la biologie.

3. André Mineau, *The Making of the Holocaust : Ideology and Ethics in the Systems Perspective*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, sous presse. Pour une caractérisation de cette idée dans le contexte de la théorie psychanalytique, cf. E. Mansell Pattison, "The Holocaust as Sin : Requirements in Psychoanalytic Theory for Human Evil and Mature Morality" dans Steven A. Luel et Paul Marcus (eds), *Psychoanalytic Reflections on the Holocaust : Selected Essays*, Denver/New York, Center for Judaic Studies of the University of Denver et Ktav Publishing House, 1984, pp. 74-77.

La modernité génère ainsi une raison qui, appuyée sur la connaissance scientifique, découvre son pouvoir de transformation de la nature, d'où le fantasme prométhéen de sculpter le monde et l'homme selon un plan pré-établi. Zygmunt Bauman offre ici une belle image : la Nature qu'aime la modernité est en fait un jardin, habité par la société naturelle des animaux humains. Dans ce jardin, rien ne doit pousser qui n'ait été planté et les excroissances spontanées sont nécessairement aussi dangereuses qu'inacceptables, puisqu'elles menacent le plan d'ensemble. Le politicien – bureaucrate, lui, est le jardinier qui possède justement un plan d'ensemble à partir duquel il veut construire ou préserver un tout harmonieux. En conséquence, il aura tendance à traiter comme de la mauvaise herbe les plantes non prévues, alors qu'il dispose par ailleurs de moyens d'extermination adéquats¹. Confrontée à la Nature qui inclut la société et l'homme individuel, la raison est devenue ici l'instrument du chirurgien et du jardinier de l'être : il s'agit maintenant d'*ingénierie* et non plus des anciens élans réformateurs de messianismes basés sur la "bonne volonté" ou sur la violence pure. En outre, la raison tend à disqualifier ce qu'elle ne peut réduire à l'état d'objet de la connaissance (au sens kantien), ce qui se dérobe à ses méthodes et échappe à son contrôle. Ainsi, la fixation sur la Nature et le fantasme du biologique circonscrivent le seul être restant qu'il faut désormais préserver en essayant d'oublier la mort qui l'entoure. D'où résultent à la fois le prestige et la tentation authentiquement modernes de l'*ingénierie biologique* dont le nazisme représente à coup sûr le modèle le plus accompli.

Le nazisme comme paroxysme de l'idéologie de la santé

Le nazisme constitue une forme caricaturale de la tendance moderne à la sacralisation de l'immanence biologique et des catégories intermédiaires entre l'individu et l'humanité, ayant pour effet la subordination théorique et pratique de la dignité humaine à un facteur d'exclusion. Mais il est en même temps à la fine pointe de la technologie en tant que déploiement de savoirs, d'experts, d'organisations. Le premier de ces aspects retiendra surtout ici notre attention. Le propos n'est ni de procéder à une description détaillée de l'idéologie nazie, ni de recenser de manière exhaustive les facteurs historiques ayant contribué à sa genèse. Il ne s'agit pas non plus d'entrer dans le débat sur les désaccords à l'intérieur même

1. Zygmunt Bauman, *Modernity and the Holocaust*, Ithaca, N.Y., Cornell University Press, 1989, p. 57. Bauman a en fait conçu son exemple en fonction du problème particulier de la séparation sociale des Juifs dans la modernité. Nous étendons un peu ici la portée de l'image tout en respectant, croyons-nous, sa signification globale.

du nazisme. Considérant celui-ci comme une “moyenne” idéologique ayant investi un système politique, nous nous limiterons à montrer en quoi la valeur “santé” y a tenu une place prépondérante, permettant de prolonger jusque dans le crime une tendance par ailleurs profonde de la modernité. À cela, il faut ajouter deux remarques. Premièrement, la santé peut être caractérisée comme la performance du corps (dont les phénomènes mentaux ne sont plus en dernière instance que les dérivés), livré aux lois de la Nature et aux prises avec un environnement générateur d'entropie. Deuxièmement, le corps en question n'est pas toujours et nécessairement celui des individus et rien n'oblige la science ou la philosophie à accorder à ceux-ci la préséance ontologique ou éthique.

Le refus de cette préséance caractérise la réaction aux Lumières au début du dix-neuvième siècle, en Allemagne surtout, où la modernité philosophique aura tendance à être assimilée aux idées de l'impérialisme français. À l'aube du grand siècle des nations, le romantisme allemand investira de plus en plus le champ politique en récusant l'individualisme et l'universalisme, au profit d'une essence naturelle intermédiaire qui définira l'individu lui-même. Ainsi que l'écrit Pulzer, le nationalisme romantique allemand se veut culturel et affirme le primat de la communauté nationale (*Volksgemeinschaft*) fondée sur la conscience de la germanité. Il propose l'intuition contre l'analyse, la foi contre l'intellect, l'histoire contre la science¹. S'il comporte au début des éléments de foi chrétienne, ceux-ci tendront peu à peu à s'estomper avec la progression culturelle des matérialismes et des panthéismes : plus tard dans le siècle, la “communauté nationale” deviendra pour plusieurs cette église autosuffisante vouée à son propre culte, celui du corps naturel et sacré du peuple (*Volk*)².

Si le romantisme allemand ne se réduit pas aux idéologies *völkisch*, celles-ci n'en procèdent pas moins de celui-là, comme l'a très bien montré en particulier George Mosse³. En effet, sous l'impulsion du nationalisme romantique, le *Volk* apparaîtra de plus en plus comme le véhicule

1. P.G.J. Pulzer, *The Rise of Political Anti-Semitism in Germany and Austria*, New York, John Wiley and Sons, 1964, pp. 33, 36.

2. Le substantif *Volk* et l'adjectif *völkisch* possèdent en allemand un sens qu'aucun terme français ne parvient à rendre adéquatement. Le terme *Volk* désigne à la fois le peuple, la nation et la race, tout en se référant à un objet matériel aussi bien qu'à une essence pure. Les idéologies *völkisch* sont donc celles qui prennent appui sur le “peuple” ainsi défini, pour en faire la réalité ultime et la valeur suprême devant polariser l'organisation de l'existence collective.

3. Georges L. Mosse, *The Crisis of German Ideology : Intellectual Origins of the Third Reich*, New York, Grosset and Dunlap, 1964.

privilegié de cette “force vitale” cosmique que cultivent les panthéistes. Et c’est à travers le *Volk* que se réalise l’unité tant désirée des hommes de même “conscience” entre eux et avec la nature dans un sentiment commun d’appartenance¹. Le *Volk* est la vie, l’essentiel biologique, l’organique du tout et des parties. En ce sens, pourrions-nous ajouter, il est religion au sens strict du terme : il relie les parents naturels entre eux et à la nature qui les produit. Ce lieu s’exprime, par ailleurs, sous la forme particulièrement immanente de l’enracinement, rural bien entendu, par opposition à la dislocation urbaine². On trouve ici le point de départ de ces utopies agraires qui allaient jouer plus tard un rôle non négligeable dans le nazisme, sous l’impulsion de Himmler et de Darré en particulier, même si Hitler lui-même demeurerait à cet égard plutôt réservé pour ne pas dire sceptique. Quoi qu’il en soit, on doit retenir que les idéologies *völkisch* définissent l’homme en fonction de sa particularité culturelle (et plus tard raciale), d’une manière qui met en jeu le concept même d’humanité et qui s’appuie en fait sur un principe d’exclusion.

La préséance axiologique accordée au *Volk* tient donc au fait qu’il est le lieu même de la naturalité véritable et, en conséquence, la source de toute authenticité. Il devient ainsi le point d’ancrage de toute espèce de dignité, celle-ci étant désormais répartie de façon différentielle en fonction de la participation. Et si la relation au *Volk* définit et supporte une dignité qui ne peut plus être “humaine” à proprement parler, elle fonde en même temps le rejet de ceux dont la participation serait négative : l’exclusion théorique (et plus tard pratique) de certains groupes d’individus apparaît d’autant plus nécessaire que ceux-ci, par leur nature même, menacent la santé du *Volk*. On touche ici au caractère régressif de la pensée *völkisch* qui se mire dans le zénith d’un âge d’or passé par rapport auquel le présent de la modernisation constitue le nadir qu’il faut surmonter. Le diagnostic posé sur le présent est alors celui de la dégénérescence, donc de la maladie, pour laquelle il y a bien entendu des causes et surtout des coupables. Le *Volk* doit, dans cette optique, assurer son avenir en se défendant contre des agents porteurs de désordre et, à cette fin, des auteurs tels Conrad Ferdinand Meyer et Hermann Löns feront de la férocité pure une vertu morale. Quant au processus d’identification des personnes exclues d’office ou à exclure, il va bon train tout au long des décennies qui précèdent la Grande Guerre. Wilhelm Heinrich Riehl, professeur à l’université de Munich et représentant influent de la pensée *völkisch*, croit, par exemple, que les travailleurs peuvent s’enraciner dans le *Volk* à condition

1. *Ibid.*, p. 13-15.

2. *Ibid.*, p. 16-17.

de chercher à ressembler aux artisans médiévaux. Mais le "vrai" prolétariat, celui des déshérités, n'est pas intégrable, pas plus que ne le sont ni les ouvriers itinérants ni les journalistes polémiciens et autres créatures des grandes villes, ni les Juifs surtout, qui s'écartent tous de la Nature par manque de racines¹. Ce sont les Juifs en fait qui en viendront à symboliser l'anti-*Volk* et l'anti-nature par excellence à l'intérieur d'une pensée *völkisch* qui sera de plus en plus travaillée par le matérialisme. Ainsi, alors que Lagarde voyait les Juifs comme des êtres radicalement incompatibles avec l'"esprit" allemand, Langbehn n'hésitera plus à asseoir cette incompatibilité directement sur la race.

Si le tout passe avant les parties qui se réduisent elles-mêmes à un tel statut, la santé du peuple dépend cependant de celle de ses membres qui peuvent seuls, par leur vitalité combative, chasser les démons et dissiper l'air malsain de la modernisation. Cette idée, logique en soi, occupe d'ailleurs une place importante dans de nombreux mouvements d'inspiration *völkisch*. On songe aux gymnastes allemands du professeur Friedrich Ludwig Jahn qui, à l'époque du Congrès de Vienne, valorisaient le physique et endurcissaient leur corps en vue de combattre les ennemis du *Volk*. On peut mentionner également le groupe *Vortrupp* de Hermann Popert, dédié à renforcer la santé de la race allemande en luttant contre l'alcoolisme et l'amour "libre"². Les *Wandervögel*, qui avaient en commun non pas le racisme (au sujet duquel ils étaient très divisés) mais bien plutôt l'amour de la vie naturelle et du plein air, vont combattre eux aussi les habitudes malsaines liées au tabac et à l'alcool. Ils seront imités en cela, au cours des années 20, par les très racistes *Artamanen*, auxquels seront reliés Himmler et Darré, et qui se prononceront en faveur de "l'élimination des tarés, des métis... et des paresseux"³.

Cela dit, s'il est vrai que les idéologies *völkisch* ont joué un rôle capital dans la genèse du nazisme, on aurait tort de voir dans celui-ci une pure rêverie passéiste qui bouderait la pensée scientifique et technique. Le nazisme constitue en fait une synthèse entre l'"idéalisme" du *Volk* comme nature et certains courants de pensée qui se voulaient scientifiques. Il se situe bel et bien dans le prolongement de la modernité non seulement en tant qu'il cherche à intégrer les données des sciences biologiques, anthropologiques et organisationnelles, mais aussi et surtout en tant qu'il procède sur cette base d'une forte intention prométhéenne, d'un puissant désir

1. *Ibid.*, pp. 19-24. Sur Meyer et Löns, cf. pp. 25-27.

2. *Ibid.* pp. 5, 116, 104-106.

3. Louis Dupeux, *Histoire culturelle de l'Allemagne : 1919-1960 (RFA)*, Paris, PUF, 1989, pp. 100-101, 164-165.

d'ingénierie applicable à la nature et à l'homme. La configuration idéologique qui allait conduire au nazisme, sous l'impact de circonstances économiques et politiques particulières, était déjà en train de se mettre en place dans le dernier tiers du dix-neuvième siècle. Louis Dupeux écrit : "La vogue de la biologie et du darwinisme aidant, l'"idéalisme" *völkisch* se mêle très tôt d'éléments plus "matérialistes", touchant aux races, au sang (*Blut*) : "nordique" ou "aryen", à la pureté raciale, au mariage, à la mise à l'écart des tarés ; bref, à l'eugénisme¹". En fait, poser d'une telle manière le concept de race entraînait l'eugénisme comme son prédicat naturel.

C'est à travers le concept de race que le culte du *Volk*, expression privilégiée d'une religiosité désormais enfermée dans la Nature, trouvera l'assise scientifique nécessaire à sa légitimation aux yeux des modernes. À cet égard et avec beaucoup d'élégance, Léon Poliakov écrit : "Lorsque l'ancêtre Adam meurt sous les décombres de l'Ancien Régime, les savants, suivis par les philosophes, affilient les populations chrétiennes à d'autres patriarches, à des héros qui ne sont plus bibliques mais indiens...²". La théorie aryenne, formulée et défendue par des gens qui n'étaient pas tous et nécessairement antisémites, a connu des succès fulgurants au XIX^e siècle, alors que les savants aussi bien que le public cultivé acceptaient généralement la distinction entre Aryens et Sémites³. Mais l'inégalité des races était trop "évidente" pour plusieurs dont Gobineau et elle allait déployer tout son potentiel dans le cadre paradigmatique du darwinisme social : la Nature devenait alors le théâtre d'une impitoyable lutte à mort entre les races, alors que celle dite "supérieure", c'est-à-dire germanique ou apparentée aux Germains, était dangereusement désavantagée par son taux de reproduction moindre et surtout par la "souillure" de son sang, transposition fantasmagique de l'idée de virulence bactérienne dans le corps biologique du *Volk*. On alla même jusqu'à prétendre qu'une Aryenne, croisée une fois avec un Juif, était condamnée à ne plus procréer que des Juifs : c'était là l'idée centrale du roman immensément populaire d'Arthur Dinter, *Die Sünde wider das Blut*, paru pour la première fois en 1914⁴. Le terrain avait été bien préparé par des auteurs à succès tels Lapouge, Drumont et Chamberlain, qui avaient employé la

1. *Ibid.*, p. 52.

2. Léon Poliakov, *Le Mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Paris, Calmann-Lévy/Pocket, 1994, p. 430.

3. *Ibid.*, p. 328.

4. *Ibid.*, pp. 364-365. Sur Dinter, on peut consulter entre autres l'excellent article de George M. Kren et Rodler F. Morris, "Race and Spirituality : Arthur Dinter's Theosophical Antisemitism", dans *Holocaust and Genocide Studies*, vol. 6, n° 3, 1991, p. 233-252.

science biologique et anthropologique en vue du diagnostic d'une crise des civilisations, marquée par le "crépuscule" des Aryens.

Autour des sciences biomédicales et anthropologiques se sont rapidement développées une philosophie naturelle et une culture biologique qui formaient cet iceberg dont l'idéologie nazie de la santé ne représentait que la pointe, pour reprendre à peu près la formule de Robert Proctor¹. Quant à cette culture biologique, elle a été admirablement bien décrite dans un ouvrage encore récent de Paul Weindling. Les grandes découvertes scientifiques, signale ce dernier, ont eu pour effet d'asservir les conceptions de la vie à la médecine et à la biologie, tandis que le prestige accordé à ces disciplines (qui, pourrions-nous ajouter, tiennent lieu désormais d'éthique et d'ontologie) s'est accompagné d'une large dissémination des valeurs biologiques, en Allemagne surtout, dans les années 1860 et 1870². C'est là la période de l'essor du darwinisme. Celui-ci va s'éloigner des valeurs libérales et humanitaires qu'il reflétait au début pour se rapprocher peu à peu des courants *völkisch* à la faveur des crises économiques et sociales de la fin du siècle. Il permet alors d'instaurer la santé comme "idéologie d'intégration nationale", pendant que le nationalisme se confond de plus en plus avec une ontologie naturaliste qui voit dans le *Volk* la forme la plus évoluée de la vie³. Si nous avons défini la santé comme le bon fonctionnement compétitif du tout requérant la performance des parties, Weindling la présente comme l'idéologie de sa propre réalisation, puisqu'elle est le moyen de parvenir à une société cohérente et intégrée. Elle concourt à l'unité de la nation et au bon fonctionnement de la force de travail en imposant l'uniformité aux styles de vie et l'ordre aux comportements⁴. But pour le tout et moyen de mettre les parties au pas, la santé doit être conçue, planifiée et mise en œuvre contre un environnement potentiellement hostile. Dans un monde livré aux secousses et aux tumultes de l'industrialisation, elle est le chantier du bien sur lequel les médecins sont les ingénieurs. Ceux-ci, écrit Weindling, doivent assurer la santé et la survie de la nation en guidant celle-ci "vers un style de vie industriel, propre et sain"⁵.

1. Robert Proctor, *Racial Hygiene : Medicine under the Nazis*, Cambridge, Mass/Londres, Harvard University Press, 1988, p. 6.

2. Paul Weindling, *Health, race and German politics between national unification and Nazism, 1870-1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 15-16, 6. Traduction française : *L'hygiène de la race*, Tome 1, Paris, La découverte, 1997.

3. *Ibid.*, pp. 25, 30.

4. *Ibid.*, pp. 1, 5, 18.

5. *Ibid.*, pp. 2, 18.

Vers la fin du XIX^e siècle, les projets en génie de la santé abondent. Inspiré par un sens “holistique” de la nature et préoccupé par la vigueur de la race, le mouvement *Lebensreform* s'unira à des milieux médicaux dans la lutte contre ces poisons raciaux que constituent l'alcool, la viande et le tabac. En 1885, des professeurs guidés par Gustav von Bunge, lui-même végétarien et anti-fumeur par ailleurs, prendront la tête d'une croisade contre l'alcool, dénoncé comme cause de criminalité et comme menace à l'hérédité aussi bien qu'à la productivité. Ploetz lui-même fondera en 1890 une ligue anti-alcool dont l'approche sera fondée sur la science et la médecine, en excluant les arguments de la morale chrétienne. De façon générale, les eugénistes s'engageront dans de nombreuses campagnes en faveur des bonnes habitudes alimentaires, du sport, de la forme physique et de l'air pur en tant que “préconditions à la santé nationale et à la pureté raciale”¹.

Largement répandu dans le monde occidental en général, mais surtout en Allemagne où l'on employait la désignation d'“hygiène raciale”, l'eugénisme s'exprimait au début de notre siècle à travers des schèmes utopiques de progrès social au nom de la santé. Les respectables savants qui s'en faisaient les théoriciens n'étaient pas tous et nécessairement anti-sémites ou racistes au sens strict du terme, mais ils nourrissaient des conceptions qui allaient paver en quelque sorte la “pente glissante”. Comme le mentionne Henry Friedlander, ils allaient rapidement prétendre que leurs travaux “prouvaient l'infériorité de groupes entiers”, pour étendre ensuite progressivement le diagnostic de dégénérescence à des classes sociales, puis à des races et à des ethnies². Mais leur intérêt portait surtout sur les malades incurables de même que sur les handicapés physiques et mentaux qu'ils appelaient “dégénérés”. Dans un ouvrage qui fit autorité au début des années 20 et que l'on doit à deux distingués professeurs, Karl Binding et Alfred Hoche, juriste et neuropathologiste respectivement, on retrouve un plaidoyer en faveur de l'euthanasie et du droit de tuer les “faibles d'esprit” incurables. Mais, ajoute-t-on, s'il y a des vies indignes d'être vécues par incapacité aussi bien que par infériorité, seul un expert devrait pouvoir les tuer³. Une telle position reflète malheureusement bien les dommages causés à la dignité humaine par les paradigmes de la modernité. Car si le mal suprême consiste dans la maladie, la vie malade incurable est par conséquent sans valeur. Non seulement ne peut-elle se définir positivement comme performance, mais elle est en plus

1. *Ibid.*, p. 62, 71-72, 4-25.

2. Henry Friedlander, *The Origins of Nazi Genocide : From Euthanasia to the Final Solution*, Chapel Hill/Londres, The University of North Carolina Press, 1995, pp. 5-6.

3. *Ibid.*, pp. 14-16.

conçue négativement comme un fardeau dont on ne manquera pas de souligner le poids, à la fin des années 20, à mesure que s'aggrave la crise des finances publiques. Quoi qu'il en soit, les mesures de contrôle de la reproduction demeurent bien entendu les plus pratiques. S'il n'y avait plus de "faibles d'esprit", pense Ploetz dans sa logique fine et subtile, on n'aurait pas besoin de les exterminer¹.

D'un point de vue sociologique, nous reconnaissons volontiers que les médecins, biologistes, généticiens, etc. reflétaient tout le spectre des possibles idéologiques et que des divergences profondes existaient à l'intérieur même de la *Société allemande d'hygiène raciale*. Néanmoins, c'est la branche la plus radicalement antisémite du mouvement eugénique qui a triomphé, à travers le nazisme, à la fin de la période de Weimar. Le nazisme représente en fait la synthèse entre les courants *völkisch* épris de pangermanisme et la science raciale appliquée d'inspiration darwinienne. Il incarne la forme la plus achevée de l'idéologie de la santé mise au service du corps sacré du *Volk* et déterminée à mettre en œuvre tout le génie biologique nécessaire à la victoire dans la lutte des races. Or, si le *Volk* souffre de la présence des vies "indignes d'être vécues", il est par ailleurs directement menacé de mort par une terrible maladie, causée par le fourmillement en son sein de la bactérie juive. Cette caractérisation de l'état de santé du peuple allemand ressort assez clairement de *Mein Kampf* et d'autres écrits et discours nazis du *Kampfzeit*, alors que la cure allait être à la mesure du diagnostic. Bien sûr, Hitler lui-même n'avait pas de formation scientifique et, sans entrer dans les controverses autour des influences exercées sur lui, on sait qu'il a puisé certaines de ses idées, lors de ses années viennoises, chez des vulgarisateurs douteux pour ne pas dire des illuminés, incluant Lanz von Liebenfels dont il lisait assidûment le périodique *Ostara*. Mais on sait également qu'il a lu à Landsberg le "Baur-Fischer-Lenz", c'est-à-dire le manuel de génétique humaine qui faisait autorité à l'époque, et qu'il en a intégré les idées dans *Mein Kampf*. Lenz lui a d'ailleurs rendu hommage, en 1931, en le décrivant comme le premier politicien important à avoir reconnu que toute politique est une affaire d'hygiène raciale². Quoi qu'il en soit, nazis et scientifiques "de droite" se courtoisaient à la fin des années 20, parce qu'ils avaient besoin les uns des autres. Alors que les médecins et biologistes qui appartenaient à l'aile radicale du mouvement eugénique voyaient dans Hitler le seul leader vraiment intéressé à appliquer leurs idées au plan politique, les nazis comptaient à leur tour sur la caution de la science, ne serait-ce que pour

1. Weindling, *op. cit.*, p. 131.

2. Henry Friedlander, *op. cit.*, pp. 12-13.

légitimer leur discours et leurs entreprises aux yeux d'un public moderne. C'était là le début d'une "amitié" qui allait durer jusqu'à l'effondrement du III^e Reich.

Par-delà l'opportunisme politique dont on ne saurait sous-estimer l'importance, cette amitié reposait donc sur une parenté profonde de vues concernant la santé du *Volk* et des *Volksgenossen*. Comme le souligne Michael Kater, les chercheurs médicaux adeptes de l'hygiène raciale ont fourni un contenu scientifique au programme nazi qui s'est médicalisé pendant le *Kampfzeit*¹. Les nazis avaient alors toutes les raisons de penser et de dire, comme ils l'ont fait d'ailleurs, que la biologie se situait au fondement même de leur doctrine. Tandis que le ministre bavarois Hans Schemm ne voyait dans le nazisme rien d'autre que de la "biologie appliquée", Hitler était présenté comme le grand médecin du peuple allemand², lequel n'allait pas tarder à ressentir les effets secondaires des médicaments d'un hypocondriaque. La transfiguration des courants *völkisch* passéistes en une idéologie moderne de la biologie était bel et bien accomplie.

La pratique scientifique de l'exclusion et ses praticiens

En matière de santé, les nazis étaient sérieux et, une fois au pouvoir, ils ont poursuivi les tendances amorcées au cours de l'époque antérieure. Amants de la nature et des modes de vie naturels, ils ont contribué à l'assainissement de la vie quotidienne à travers toutes sortes de mesures que Proctor, entre autres, énumère dans le détail. Ainsi, ils ont adopté une loi obligeant les boulangeries à produire du pain de blé entier et, dans un message radiodiffusé, le chef de la santé du Reich Leonardo Conti a demandé aux gens de consommer ce pain pour le bien de leur santé et celui de la nation. Theodor Morell, le médecin personnel d'Hitler, s'est élevé contre le DDT, facteur de risque pour la santé. On a par ailleurs interdit l'usage du tabac dans les édifices publics et on a orchestré des campagnes contre le tabagisme, à l'intention surtout des mineurs et des femmes enceintes : la santé individuelle, déclarait Hans Reiter en 1941, est liée à l'intérêt du *Volk* et un médecin nazi responsable doit combattre les

1. Michael H. Kater, *Doctors under Hitler*, Chapel Hill/Londres, The University of North Carolina Press, 1989, pp. 111-112.

2. Proctor, *op. cit.*, p. 64. Proctor mentionne ailleurs que l'expression "le nazisme est la biologie appliquée" aurait été forgée par Fritz Lenz en 1931. Cf. Proctor, "Nazi Biomedical Policies", dans Arthur L. Caplan (ed.), *When Medicine Went Mad : Bioethics and the Holocaust*, Totowa, N.J., Humana Press, 1992, p. 26. Cette expression est d'ailleurs souvent citée et rapportée. Cf. également Ute Deichmann, *Biologists under Hitler*, Cambridge, Mass./Londres, Harvard University Press, 1996, pp. 76, 85-86.

poisons, même si certains les aiment. L'alcool, bien entendu, n'a pas été épargné : en plus d'avoir favorisé les lois contre les automobilistes en état d'ébriété, la SS a cherché à éloigner les mineurs de l'alcool et elle a patronné à cette fin les jus de fruits et les eaux minérales¹. Il y a eu également des campagnes pour la propreté des lieux de travail et, bien sûr, pour le sport, cette religion du XX^e siècle².

Si tout cela peut paraître amusant ou bénin, ce n'était toutefois que la pointe de l'iceberg nazi de la santé. Car le *Volk*, cette quintessence de la Nature, courait des risques très graves à cause des êtres malins et malsains qui avaient trouvé refuge en son sein à cause d'une morale humanitaire dépassée, inconsidérée et coupable. Et la nécessaire thérapie enverrait bientôt ces êtres dans les chambres à gaz des instituts d'euthanasie d'abord, dans celles des camps de l'Opération Reinhard ensuite. Ces êtres ont été tués au nom de la santé, et avec l'expertise et les moyens les plus avancés : le programme T4 et la Shoah ont été les résultats d'une "biologie appliquée" efficace, logique avec elle-même, et les valeurs de l'idéologie ont été accomplies par l'organisation et le système. Il est tragique non seulement que les nazis aient pensé et exécuté ces meurtres dans des termes scientifiques et médicaux, mais aussi et surtout qu'ils aient été activement aidés en cela par les scientifiques en général, par les médecins en particulier. Bien entendu, il ne s'agit pas ici de dire que la majorité des spécialistes de la santé aient participé directement aux meurtres de masse. Mais s'il y a eu des attitudes et des actes de résistance, les professions en cause ont dans l'ensemble collaboré avec le régime et lui ont apporté une aide précieuse voire indispensable.

Dans une étude consacrée aux chercheurs en biologie dans les universités et dans les instituts Kaiser Wilhelm, Ute Deichmann rapporte que 57,6 % des biologistes qui sont demeurés en Allemagne sous Hitler se sont inscrits au Parti nazi, alors que 22,5 % d'entre eux ont été membres de la SA et 5,4 %, de la SS, la propension à s'inscrire étant grosso modo inversement proportionnelle à l'âge des chercheurs. Mais si l'appartenance au Parti conférerait un avantage compétitif certain aux jeunes biologistes qui y affluaient, elle n'a jamais été une condition nécessaire ni pour la nomination ni pour l'agrégation³. Les biologistes, dans leur rapport au Parti, ne sont toutefois pas restés passifs. Ils ont écrit des articles dans lesquels ils

1. Proctor, "Nazi Biomedical Policies", pp. 26, 40, et *Racial Hygiene*, pp. 236-241. Au sujet des contradictions des politiques nazies en matière de tabac, cf. Christoph Maria Merki, "Die nationalsozialistische Tabakpolitik", dans *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, vol. 46, n° 1, janvier 1998, pp. 19-42.

2. Peter Reichel, *La Fascination du nazisme*, Paris, Odile Jacob, 1993, p. 223-246.

3. Ute Deichmann, *op. cit.*, pp. 61-67.

ont souligné la parenté étroite entre la biologie et l'idéologie nazie ; ils ont supporté le régime et ses projets d'hygiène raciale pour ne pas nuire à leurs chances d'obtenir des subventions et plusieurs d'entre eux n'ont pas reculé devant la coopération scientifique avec l'organisation de Himmler¹. Sur ces bases, Deichmann parvient à une conclusion nuancée : si l'idéologie nazie au sens strict du terme n'a eu que peu d'impact sur les contenus et les méthodes de la biologie, si l'hygiène raciale a été surtout l'affaire des juristes et des médecins, les biologistes influents ont quand même bel et bien coopéré avec le régime, en légitimant son discours et en supportant ses buts².

De la part des médecins qui, pour les nazis, devaient soigner le corps du *Volks* d'abord et avant tout, la coopération a été beaucoup plus marquée. Bien sûr, écrit Kater avec raison, il serait simpliste de postuler que la médecine en soi prédispose au nazisme, ou que la première ne serait que l'équivalent du second. Mais il faut quand même constater que la nazification des médecins s'est opérée plus tôt et plus complètement que dans le cas de toutes les autres professions³. Entrés massivement au Parti en 1933 et surtout en 1937, les médecins y étaient surreprésentés dans un rapport de 3 à 1. Ils constituaient de loin le groupe le plus important à l'intérieur du Parti, 44,8 % d'entre eux ayant été membres soit avant soit après 1933, alors que 9 % des médecins de sexe masculin diplômés entre 1933 et 1939 se sont inscrits à la SS où ils étaient surreprésentés 7 fois, ce qui les plaçait en deuxième position derrière les juristes⁴. Tandis que les motivations de ces médecins oscillaient entre la conviction profonde et le carriérisme pur, la plupart d'entre eux n'étaient pas suffisamment convaincus ou carriéristes pour participer directement aux meurtres de masse, mais l'étaient tout de même assez pour cautionner tout ce qui allait rendre possible la destruction des "inférieurs". Ils étaient foncièrement conservateurs et plusieurs partageaient avec les nazis l'idéologie de la santé aussi bien que les idées *völkisch* qui pullulaient dans les universités au cours des années 20. Avec la crise politico-économique à la fin de la période de Weimar et avec la mise en place du totalitarisme (sans lesquelles, il est vrai, rien n'aurait été possible), un dangereux virage allait être pris. Ainsi que le mentionne Kater, la médecine allemande allait être saisie de plus en plus par la conception d'une science naturelle libre des anciennes valeurs, de même que par l'idéologie de la nature et de la race, les médecins devenant les techniciens (ou les ingénieurs) de la santé du peuple, chargés d'en

1. *Ibid.*, pp. 74-75, 120-131.

2. *Ibid.*, pp. 318-332.

3. Kater, *op. cit.*, pp. 4-6.

4. *Ibid.*, pp. 54-59, 70.

protéger les ressources¹. Proctor quant à lui parle d'une affinité idéologique entre la profession médicale et le nazisme, pour en conclure que les politiques raciales nazies ont émergé de la communauté scientifique médicale autant qu'elles lui ont été imposées².

De fait, la profession médicale a apporté une contribution majeure à la conception et à l'exécution de ces politiques. Ce sont des médecins surtout qui ont eu la charge des tribunaux de santé génétique, avec la responsabilité de déclarer les cas qui, selon eux, requéraient la stérilisation. Quand la thérapie des déficients mentaux est devenue meurtrière, ce sont des médecins qui ont planifié l'opération, conçu les chambres à gaz, choisi les patients. La compétence médicale s'étendait bien entendu à la "question juive" considérée comme un problème de santé publique, alors que les revues médicales consacraient de l'espace aux essais de caractérisation de la race "malade". Avec les lois de Nuremberg, la "qualité" raciale d'un individu était devenue un diagnostic médical, et les tribunaux d'appui qui ont été mis sur pied ont eu pour membres entre autres le distingué professeur Otmar von Verschuer et son étudiant, le docteur Josef Mengele³.

Étant donné qu'il n'y a pas de raison de tolérer un mal auquel on peut remédier, la "vision biomédicale" nazie appelle en quelque sorte son "impératif thérapeutique", pour le dire à la manière de Lifton⁴. Ainsi, à partir du moment où la médecine a pour objet le *Volk*, le corps du peuple dont les individus forment les cellules saines ou malades, on peut aisément concevoir une opération comme T4 qui procède, écrit Yves Ternon, "... d'une longue dérive de la pensée médicale et juridique qui avait évolué du concept de "vies sans valeur" à l'exigence de leur destruction...⁵". Le manuel de Binding et Hoche stipulant que seuls des experts devaient pouvoir tuer, c'est à des médecins que fut donné l'ordre de le faire, par Hitler lui-même, dans une directive rédigée en octobre 1939 mais datée du

1. *Ibid.*, pp. 224-238.

2. Robert Proctor, "Racial Hygiene : The Collaboration of Medicine and Nazism", dans John J. Michalczyk (ed.) *Medicine, Ethics, and the Third Reich : Historical and Contemporary Issues*, Kansas City, MO Sheed and Ward, 1994, pp. 39-40.

3. *Ibid.*, p. 37-39. Aussi, William E. Seidelman, "Medical Selection : Auschwitz Antecedents and Effluent", dans *Holocaust and Genocide Studies*, vol. 4, n° 4, 1989, pp. 440-442.

4. Robert Jay Lifton, *The Nazi Doctors : Medical Killing and the Psychology of Genocide*, New York, Basic Books, 1986. Traduction française : *Les Médecins nazis : le meurtre médical et la psychologie du génocide*, Paris, Laffont, 1989. Aussi Lifton, "Medicalized Killing in Auschwitz", dans Luel et Marcus, *op. cit.*, pp. 11-33.

5. Yves Ternon, "Le procès des médecins. Actualisation", *Revue d'histoire de la Shoah. Le monde juif*, n° 160, 1997, p. 27. Cf. aussi p. 30.

1^{er} septembre¹. Suite à cette directive, les médecins ont joué un rôle de premier plan dans la conception mais aussi dans l'exécution même de l'action T4, les centres d'euthanasie ayant été placés sous la responsabilité conjointe d'un médecin et d'un officier de police, qui incarnaient l'union de la science et de la force, de la valeur et de la performance. Bien sûr, les chambres à gaz en tant que telles ne relevaient pas de la procédure médicale : n'importe qui pouvait les opérer et la présence des médecins sur les lieux du crime n'était pas indispensable. Mais les médecins impliqués à tous les niveaux fournissaient la couverture, la légitimité et l'expertise nécessaire aux sélections et ils n'étaient pas prêts à abandonner le terrain au profit des compétiteurs².

Concernant la Shoah dont nous ne pouvons décrire ici les complexités, mentionnons seulement qu'elle procède, ainsi que Saül Friedländer l'a montré, du vieux mythe qui voit dans le Juif à la fois la force maléfique et l'être impur. Accommodé à la modernité dans le nazisme, ce mythe s'y exprime à trois niveaux : 1) le Juif est le principe cosmique du Mal (niveau quasi métaphysique) ; 2) il est la race inférieure destructrice des cultures (niveau anthropologique) ; 3) il est un bacille (niveau biologique)³. Mais les deux premiers niveaux, en fait, implorent dans le troisième qui finit ultimement par triompher. Dans un monde entièrement sécularisé, livré à l'idéologie de la santé et à l'empire de la biologie qui tient lieu d'ontologie, le Juif devient le Mal suprême, le Mal en tant que maladie, aux yeux des nazis qui ont une conception antibiotique de la politique. C'est ainsi que l'on peut parler avec Lifton du meurtre comme guérison, de l'extermination de masse comme thérapie. Quant aux médecins, l'idéologie leur réservait une place de choix dans cet "hôpital central" d'Auschwitz, même s'ils n'y étaient pas nécessaires en pratique. Sur l'ordre explicite de Himmler, ce sont des médecins qui ont présidé aux sélections sur la rampe d'Auschwitz-Birkenau, où ils ont accompli véritablement leur fonction moderne, celle de portiers de la vie et de la mort⁴.

1. Tribunal Militaire International, document PS-630, lettre au Reichsleiter Bouhler et au docteur Brandt, 1^{er} septembre 1939.

2. Henry Friedlander, *op. cit.*, pp. 200-203, 216-219, 301.

3. Saül Friedländer, "L'Extermination des Juifs" dans *l'Histoire – L'Allemagne de Hitler : 1933-1945*, Paris, Seuil, 1991, p. 234-243.

4. Lifton, *The Nazi Doctors*, p. 208, 244, et "Medicalized Killing in Auschwitz". Cf. aussi Seidelman, *op. cit.* p.435-436.

Conclusion

Dans cet article, nous avons tenté d'esquisser à grands traits les principaux jalons d'un parcours dont Léon Poliakov résume admirablement l'essentiel : "Déclarée sous le couvert de la science balbutiante des Lumières, la lutte contre les vieux livres démythificateurs finit par conduire, à travers des médiations historiques et sociales de tous ordres... à la déclaration d'une guerre d'extermination contre les hommes...¹". Il s'est agi de montrer en quoi les pratiques exterminatrices nazies représentaient l'accomplissement de la valeur "santé", telle que comprise par les nazis, sur la base du paradigme scientifique et avec la coopération des savants. Pour conclure maintenant, quelques remarques additionnelles s'imposent.

Tout d'abord, il ne convient pas de céder à la tentation réconfortante, à laquelle succombe malheureusement Kater en particulier, et qui consiste à penser que les experts médicaux idéologiquement convaincus étaient incompetents dans leur domaine, la compétence variant en proportion inverse de l'adhésion au nazisme². Il y avait, en fait, plusieurs degrés d'implication scientifique dans les politiques nazies d'épuration ; les chercheurs qui enseignaient l'hygiène raciale dans les universités, répertoiraient les cas ou supervisaient les projets de recherche, n'étaient pas tous et nécessairement moins "convaincus" que ceux œuvrant sur le "terrain". Or, parmi les premiers, il y avait des spécialistes d'envergure internationale qui publiaient dans des revues renommées et obtenaient des subventions soumises à l'évaluation par leurs pairs. Quant aux seconds, ils n'étaient pas non plus nécessairement des charlatans : Mengele en particulier travaillait avec des sommités de la médecine et de l'anthropologie ; il savait très bien opérer dans le cadre de protocoles de recherche, comme l'a montré entre autres Benno Müller-Hill³. De façon plus générale, la science est une activité de l'esprit qui ne coïncide que rarement avec le cadre épistémologique la définissant dans son idéalité, surtout à partir du moment où l'homme, la société, l'idéologie et l'éthique sont en jeu. Le scientifique ne peut échapper à son enracinement dans une époque, dans une culture, dans un système d'idées : il a donc tendance à tenir pour

1. Poliakov, *op. cit.*, p. 434.

2. Kater, *op. cit.*, pp. 123, 135, 137.

3. Benno Müller-Hill, "Genetics after Auschwitz", *Holocaust and Genocide Studies*, vol. 2, n° 1, 1987, p. 3-20. Cf. aussi Mario Biagioli, "Science, Modernity and the "Final Solution", dans Saül Friedländer (ed.), *Probing the Limits of Representation : Nazism and the "Final Solution"*, Cambridge, Mass/Londres, Harvard University Press, 1992, p. 185-205.

“évidents” certains présupposés qui coloreront ses hypothèses et sa méthodologie, de manière à orienter ses conclusions. Il y a lieu par conséquent de faire preuve de vigilance pour débusquer et démasquer les a priori de ce type.

Ensuite, cette dernière remarque ne s'applique pas moins à notre époque qu'à celle des nazis. Le grand modèle des années 90 représente une combinaison du néolibéralisme et de l'idéologie de la santé, bien présente dans tous les segments de notre culture où l'on fait appel à la rationalité scientifique pour imposer aux gens la nécessité des choses, surtout quand les grands intérêts économiques sont en jeu. Quoi que l'on dise dans les discours éthiques, la valeur clé pour notre époque ne consiste pas dans la dignité humaine, mais plutôt dans l'économique et dans les coûts de la santé dont on parle abondamment à l'instar des nazis et de la classe moyenne bien-pensante des années 30, d'autant plus que l'on juge maintenant que les malades le sont par leur faute. L'éthique manque à sa vocation lorsqu'elle sert d'instrument de légitimation des préjugés courants, tout en passant sous silence le credo du néolibéralisme et les abus théoriques et pratiques qui s'en autorisent, qu'ils soient ou non couverts par la science. Quant à celle-ci, elle déborde le cadre épistémologique qui est le sien dès qu'elle se livre à des inférences qui excèdent la description et touchent à la dignité humaine.